

mouvement de désespoir, en constatant son impuissance contre la mort, et l'appareil prend feu, tombe à pic, va s'écraser dans ses lignes.

Un plongeon dans les nuages

Le 30 septembre, G..., devenu pilote de monoplace, ne devait qu'à son sang-froid et sa maestria de ne pas finir prématurément sa carrière. Alors qu'il se trouvait à 20 milles à l'intérieur des lignes allemandes, il apercevait un rapide Fokker qui, sans hésitation, cherchait à engager le combat. Hélas! au moment où le Français se préparait à l'accueillir comme il convenait, il constatait que sa mitrailleuse était enrayée et se refusait à rendre le moindre service. Que faire? La situation devenait intenable. A 150 pieds à peine, l'Allemand avait ouvert le feu et tirait plus de deux cent cinquante coups qui, par miracle, ne réussissaient qu'à crever un pneumatique du train d'atterrissage. Avec un rare sang-froid, G... cherchait sa dernière chance. Il se trouvait à 3,200 verges et, avisant au-dessous de lui, à 500 verges environ, une superbe mer de nuages, décidait d'aller s'y réfugier. Vite, le voilà piquant à plein moteur à une allure vertigineuse. Le pilote du Fokker se rend compte de la ruse, se lance à la poursuite, mais il n'a pas l'adresse de son adversaire et n'ose plonger avec autant de témérité. Lorsqu'il arrive devant l'étendue de coton, il ne voit plus G... qui s'y cache, dans une situation périlleuse, puisque, dans les nuages comme dans la brume, on ignore la position de son appareil.

L'Allemand monte la garde, épie le coin par lequel pourra sortir le Français. Celui-ci, reste caché durant dix minutes et, pour s'évader, prend de l'altitude. Lors-

qu'il revient à la lumière, il s'aperçoit que son appareil est engagé sur une aile, mais parvient à le rétablir. L'ennemi, las sans doute d'attendre, n'est plus là. G... peut rentrer sans incident.

Une autre fois, en novembre, la mitrailleuse cause de nouveaux troubles à G... Au dessus de Rozières-en-Santerre, notre héros aperçoit un L.V.G. 150 chevaux à tourelle, muni d'une redoutable mitrailleuse "Para Bellum". Il commence par se placer de face et essaie de tirer, mais son arme est gelée et la balle ne sort pas. Il faut donc encore éviter le combat. Cette fois, pas de mer de nuages. Aussi le Français s'élance-t-il délibérément vers l'Allemand, vire sur l'aile et se place à 7 pieds au-dessous du plancher de l'appareil ennemi. Les deux avions continuent leur vol dans cette situation périlleuse.

Tout en démontant son arme, G... ne s'aperçoit pas à un moment que son avion va entrer en collision avec l'autre. Il a juste le temps de donner un grand coup de palonnier à droite et, dans le virage qui suit, son aile gauche accroche l'aile droite de l'Allemand. Les deux appareils s'engagent chacun de leur côté. Une partie de l'aile de G... est arrachée. Les adversaires réussissent à se rétablir: tandis que l'ennemi fuit à toute vitesse, trop heureux de s'en tirer à si bon compte, le Français regagne péniblement ses lignes avec son appareil. La collision s'était produite à 9000 pieds.

Les 5, 8 et 14 décembre, trois avions allemands furent abattus par G... Deux tombèrent en territoire ennemi, le troisième dans nos lignes et c'est celui-ci qui fit décerner la Légion d'honneur au merveilleux pilote.

Celui-ci, le 5 décembre, montait la garde aérienne et guettait, depuis une heure